

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED... Propriétaire-Gérant... INSCRIPTIONS... Réclamations... Faits divers... On peut traiter à forfait...

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant... ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. 13.50... Six mois. 26.00... Un an. 50.00...

Demain, fête de la Toussaint, le JOURNAL DE ROUBAIX ne paraîtra pas.

ROUBAIX 31 OCTOBRE 1875.

M. Gambetta.

Un jour, un jeune avocat plaiderait dans un procès politique qui avait attiré la foule au Palais de justice. Inconnu la veille, un coup d'audace le plaça en lumière.

Sa fortune grandit vite; c'était le temps où le régime impérial cherchait à faire oublier les rigueurs de ses débuts et penchait vers le parlementarisme.

M. Gambetta, devenu député, prit tout à coup une attitude d'homme politique, il fut l'avant-garde de l'opposition.

Quelques heures après il était ministre; quelques semaines plus tard il fut à Paris assiégé, où ses amis avaient juré de mourir pour sauver la France.

M. Gambetta est voué à n'être que l'oracle des foules. Il n'est pas plus capable aujourd'hui de les diriger qu'il ne le fut au 4 septembre et au jour de l'élection

Après avoir fui à toute vapeur devant l'ennemi, après les mascarades de Bordeaux, le dictateur disparut tout à coup pour se soustraire à la responsabilité de ses actes, et laissa ses amis se compromettre au milieu de la Commune.

La dictature avait profité à M. Gambetta: il en avait gardé ces trois armes de combat: l'argent, des partisans, des allures diplomatiques.

Mais ce qui constituait l'originalité de cette nouvelle incarnation, ce furent ses allures diplomatiques. Il s'est frotté quelque peu aux diplomates aux jours de sa splendeur.

Cette tentative dernière de M. Gambetta échouera fatalement; d'abord son tempérament, ensuite sa situation dans le parti républicain le condamnent d'avance.

Après avoir un moment contemplé le corps inerte, Miguel prépara des bandes de toile, de la charpie, une eau aromatisée dont il connaissait l'effet bienfaisant.

M. Gambetta est voué à n'être que l'oracle des foules. Il n'est pas plus capable aujourd'hui de les diriger qu'il ne le fut au 4 septembre et au jour de l'élection

de Barodet; il le sait; et c'est son tourment, sa punition. Il n'a point voulu, dit-il, couper sa queue; que serait-il sans cette queue? Sa conversion serait sa mort politique; il est rivé à elle.

ALEXANDRE WATTEAU.

Le nouveau discours de M. Rouher

Lundi dernier, M. Rouher, à la fin d'un banquet offert par les habitants de Bastia, a prononcé, en réponse à un toast de M. Antoine Forcioli, ancien maire de cette ville, un discours que publie l'Ordre et dans lequel nous remarquons les passages suivants:

« On nous conseille de laisser s'appliquer loyalement les institutions nouvelles. Nous n'avons point à y contredire: mais voudrait-on nous interdire l'inconduite sur les résultats de cette expérience qu'on envisage soi-même avec un effroi mal dissimulé? »

Il faut condamner sévèrement ces détestables tendances; le sentiment d'horreur qu'elles inspirent sera l'un des ressorts par lesquels se relèvera le salutaire principe d'autorité si compromis dans les luttes d'aujourd'hui.

C'est hier que j'entrais dans cette ville: j'entends encore les cris de cette foule qui semblait vouloir épancher son âme dans des acclamations enthousiastes!

Merci pour ces joies et pour ces encouragements! Merci, pour cette foi et ce culte conservés à la grande famille! Merci pour cette courageuse mémoire du passé! Merci pour ces aspirations ardentes qui vont, à travers l'espace, porter des consolations à ceux qu'on a frappés des échances immémoriales — et de hautes espérances à des âmes dignes de les réaliser.

Messieurs, gardons le faisceau indissoluble de ces nobles sentiments: résignons dans le présent, attentifs à tous les événements, prêts à toutes les luttes, attendons dans notre confiance et notre courage; « Dieu bénira et notre foi et nos efforts. »

Les œuvres ouvrières LETTRE A M. X., MANUFACTURIER A Z***

1. Votre père souhaite enfin de se reposer, et c'est un désir qui ne saurait sembler illégitime après trente-cinq ans d'un aussi rude labeur.

Quant à vous, mon ami, vous n'hésitez pas, et votre système est des plus simples. Il consiste à introduire la vie catholique dans cette immense manufacture où cinq cents ouvriers relèvent de votre toute-puissante autorité.

Je sais bien que vous m'alléguerez certains exemples dont la gravité ne m'échappe point. Vous me parlez surtout de ces rudes et nobles catholiques de Belgique qui sont depuis longtemps réalisés votre idéal.

— En cas d'accident imprévu? — Vous m'enverrez chercher. Le médecin pressa la main du jeune homme.

— Vous m'avez une fois de plus prouvé que vous avez du cœur. Le docteur sortit et l'artiste remonta dans l'appartement.

— Vous m'avez une fois de plus prouvé que vous avez du cœur. Le docteur sortit et l'artiste remonta dans l'appartement.

— Vous m'avez une fois de plus prouvé que vous avez du cœur. Le docteur sortit et l'artiste remonta dans l'appartement.

— Vous m'avez une fois de plus prouvé que vous avez du cœur. Le docteur sortit et l'artiste remonta dans l'appartement.

m'avez répondu, avec votre franchise, que la plupart de ces pauvres gens étaient effroyablement athées; qu'ils ignoraient les premiers rudiments en catéchisme, et que, sans trop savoir pourquoi, ils s'étaient pris d'une haine folle contre Dieu, Jésus-Christ et l'Église.

Parlez, agissez, vivez en catholique, sans timidité comme sans forfanterie, sans craindre le bruit et sans en faire. Quand ils vous verront passer près d'eux, le matin, revenant à sept heures de la première messe avec votre femme et vos cinq petits enfants; quand votre femme et votre mère iront voir leurs femmes et leurs mères, et les consolent; quand ils vous sauront au travail durant onze ou douze heures par jour, tout comme eux; quand ils trouveront en vous un maître toujours calme et juste; quand ils apprendront que vous vivez simplement et ne courez ni les théâtres, ni les cercles; quand ils se convaincront enfin que vos actes ne sont pas en désaccord avec l'austérité de vos principes, ils se prendront à réfléchir et à vous honorer.

Mais il faut qu'ils en fassent un second, puis un troisième, puis cent autres, jusqu'à ce qu'ils soient enfin tombés aux bras de notre Dieu.

— Les plafonds, qui sont très hauts, sont peints fort simplement; mais cependant, pour réjouir les yeux de ces tout-petits, on n'a pas craint de tracer, sur la blancheur immaculée du fond, quelques jolies arabesques rouges et bleues.

— Les plafonds, qui sont très hauts, sont peints fort simplement; mais cependant, pour réjouir les yeux de ces tout-petits, on n'a pas craint de tracer, sur la blancheur immaculée du fond, quelques jolies arabesques rouges et bleues.

— Les plafonds, qui sont très hauts, sont peints fort simplement; mais cependant, pour réjouir les yeux de ces tout-petits, on n'a pas craint de tracer, sur la blancheur immaculée du fond, quelques jolies arabesques rouges et bleues.

— Les plafonds, qui sont très hauts, sont peints fort simplement; mais cependant, pour réjouir les yeux de ces tout-petits, on n'a pas craint de tracer, sur la blancheur immaculée du fond, quelques jolies arabesques rouges et bleues.

— Les plafonds, qui sont très hauts, sont peints fort simplement; mais cependant, pour réjouir les yeux de ces tout-petits, on n'a pas craint de tracer, sur la blancheur immaculée du fond, quelques jolies arabesques rouges et bleues.

— Les plafonds, qui sont très hauts, sont peints fort simplement; mais cependant, pour réjouir les yeux de ces tout-petits, on n'a pas craint de tracer, sur la blancheur immaculée du fond, quelques jolies arabesques rouges et bleues.

— Les plafonds, qui sont très hauts, sont peints fort simplement; mais cependant, pour réjouir les yeux de ces tout-petits, on n'a pas craint de tracer, sur la blancheur immaculée du fond, quelques jolies arabesques rouges et bleues.

— Les plafonds, qui sont très hauts, sont peints fort simplement; mais cependant, pour réjouir les yeux de ces tout-petits, on n'a pas craint de tracer, sur la blancheur immaculée du fond, quelques jolies arabesques rouges et bleues.

— Les plafonds, qui sont très hauts, sont peints fort simplement; mais cependant, pour réjouir les yeux de ces tout-petits, on n'a pas craint de tracer, sur la blancheur immaculée du fond, quelques jolies arabesques rouges et bleues.

l'autre jour, des ouvriers qui meurent de faim, tout près de nous. C'est effroyable, et il importe que les civilisations vraiment chrétiennes se mettent à l'abri de ces accidents monstrueux.

Plusieurs grands industriels vous ont ouvert la voie où vous devez, où vous allez marcher. L'autre jour, je parcourais avec admiration les incomparables ateliers de la maison Mame, à Tours, et me disais que vous feriez bien de les prendre pour modèle.

Parlez, agissez, vivez en catholique, sans timidité comme sans forfanterie, sans craindre le bruit et sans en faire. Quand ils vous verront passer près d'eux, le matin, revenant à sept heures de la première messe avec votre femme et vos cinq petits enfants; quand votre femme et votre mère iront voir leurs femmes et leurs mères, et les consolent; quand ils vous sauront au travail durant onze ou douze heures par jour, tout comme eux; quand ils trouveront en vous un maître toujours calme et juste; quand ils apprendront que vous vivez simplement et ne courez ni les théâtres, ni les cercles; quand ils se convaincront enfin que vos actes ne sont pas en désaccord avec l'austérité de vos principes, ils se prendront à réfléchir et à vous honorer.

Plusieurs grands industriels vous ont ouvert la voie où vous devez, où vous allez marcher. L'autre jour, je parcourais avec admiration les incomparables ateliers de la maison Mame, à Tours, et me disais que vous feriez bien de les prendre pour modèle.

Plusieurs grands industriels vous ont ouvert la voie où vous devez, où vous allez marcher. L'autre jour, je parcourais avec admiration les incomparables ateliers de la maison Mame, à Tours, et me disais que vous feriez bien de les prendre pour modèle.

Plusieurs grands industriels vous ont ouvert la voie où vous devez, où vous allez marcher. L'autre jour, je parcourais avec admiration les incomparables ateliers de la maison Mame, à Tours, et me disais que vous feriez bien de les prendre pour modèle.

Plusieurs grands industriels vous ont ouvert la voie où vous devez, où vous allez marcher. L'autre jour, je parcourais avec admiration les incomparables ateliers de la maison Mame, à Tours, et me disais que vous feriez bien de les prendre pour modèle.

Plusieurs grands industriels vous ont ouvert la voie où vous devez, où vous allez marcher. L'autre jour, je parcourais avec admiration les incomparables ateliers de la maison Mame, à Tours, et me disais que vous feriez bien de les prendre pour modèle.

Plusieurs grands industriels vous ont ouvert la voie où vous devez, où vous allez marcher. L'autre jour, je parcourais avec admiration les incomparables ateliers de la maison Mame, à Tours, et me disais que vous feriez bien de les prendre pour modèle.

Plusieurs grands industriels vous ont ouvert la voie où vous devez, où vous allez marcher. L'autre jour, je parcourais avec admiration les incomparables ateliers de la maison Mame, à Tours, et me disais que vous feriez bien de les prendre pour modèle.

Plusieurs grands industriels vous ont ouvert la voie où vous devez, où vous allez marcher. L'autre jour, je parcourais avec admiration les incomparables ateliers de la maison Mame, à Tours, et me disais que vous feriez bien de les prendre pour modèle.

Plusieurs grands industriels vous ont ouvert la voie où vous devez, où vous allez marcher. L'autre jour, je parcourais avec admiration les incomparables ateliers de la maison Mame, à Tours, et me disais que vous feriez bien de les prendre pour modèle.

Plusieurs grands industriels vous ont ouvert la voie où vous devez, où vous allez marcher. L'autre jour, je parcourais avec admiration les incomparables ateliers de la maison Mame, à Tours, et me disais que vous feriez bien de les prendre pour modèle.

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 1^{er} NOVEMBRE 1875.

— 60 —

LE PARDON DU MOINE

PAR ROUL DE NAVERY.

XX.

LE PARDON DU MOINE.

(Suite)

Tote allait soulever le moustiquaire enveloppant la couche de son jeune artiste, quand celui-ci arrêta vivement le bras du serviteur.

— Pas là! pas là! dit-il, en face. Un lit portatif fut rapidement roulé en face de celui de Miguel, puis on y étendit Lello.

— Maintenant, Tote, frappe à la porte du docteur, éveille-le, amène-le. Pendant ce temps je préparerai les objets nécessaires au pansement... Dès que le médecin aura franchi le seuil de la porte, occupe-toi de satisfaire le vœu suprême du malheureux, et trouve un moine, un prêtre qui veuille bien venir recueillir sa confession.

— Je cours, señor Miguel, je cours. Le jeune peintre se rapprocha de la couche provisoire du blessé. Son regard couvrait Lello avec une fixité étrange.

— Providence! murmura-t-il d'une voix faible comme un soufle. Il faut que cet homme vienne tomber en face de cette maison, il faut qu'il franchisse à l'agonie le seuil dont il fut chassé, et qu'il reentra pour semer la mort... Mon Dieu! envoiè-le lui le repentir du mal qu'il a fait, et que la vérité s'échappe de ses lèvres.

Après avoir un moment contemplé le corps inerte, Miguel prépara des bandes de toile, de la charpie, une eau aromatisée dont il connaissait l'effet bienfaisant.

— Où l'avez-vous trouvé? demanda le docteur. — Dans la rue. — Vous le connaissez? — Oui, répondit Miguel d'une voix contenue.

— Mon cher enfant, vous avez agi avec prudence en laissant le poignard dans la plaie... Une hémorragie me semble inévitable... J'espère la conjurer, cependant...

Le médecin appuya son genou sur les matelas du lit de Miguel, et d'un rapide mouvement il arracha l'arme de la blessure.

Lello poussa un cri déchirant. — Une terrible larme, dit le docteur, en forme de flamme, mauvaise plaie à soigner... pourvu que le poignard ne soit pas empoisonné! Il s'agit de déshabiller ce malheureux... lui enlever ses vêtements serait impossible, coupons-les avec des ciseaux, ce sera plus vite fait...

— Ne vous couchez ni sur le dos, ni sur le côté, évitez tout mouvement brusque pouvant entraîner une perte de sang. — Je suis perdu? demanda Lello. — Perdu! répondit le médecin.

— Rien à faire jusqu'à demain, mon ami, ajouta le docteur en s'adressant à Miguel.

— En cas d'accident imprévu? — Vous m'enverrez chercher. Le médecin pressa la main du jeune homme.

— Vous m'avez une fois de plus prouvé que vous avez du cœur. Le docteur sortit et l'artiste remonta dans l'appartement.

— Vous m'avez une fois de plus prouvé que vous avez du cœur. Le docteur sortit et l'artiste remonta dans l'appartement.

— Vous m'avez une fois de plus prouvé que vous avez du cœur. Le docteur sortit et l'artiste remonta dans l'appartement.

joie était de battre un être inoffensif ou d'insulter un vieillard... Il se rappelait, oh! comme il se rappelait, à cette heure, la mère trop faible qui l'avait réprimandé avec douceur quand il eut fallu employer la verge pour le dompter... Hélas! elle avait durement expié cette faute, dont la source était dans sa bonté même... Un jour, pour arracher de l'argent à la malheureuse femme que Lello réduisait progressivement à la misère, le misérable leva la main sur elle, et comme elle ne cédait pas encore, il la frappa...

Elle ne cria point, elle n'appela point au secours, elle n'étendit pas même la main pour maudire, mais Lello s'enfuit, et ne la revit jamais...

A vingt ans, il était à Naples, achevant de corrompre sa jeunesse dans les tripots et les mauvais lieux; puis il s'attacha à Ribeira avec une facilité prouvant une perversion déjà grande... Dieu seul savait la vérité sur le drame dont le Dominicain avait été la victime...

Mais comme certains animaux que la vue du sang irrite, que la couleur rouge affole, Lello Lelli se sentit vite disposé pour la lutte et pour le crime. Toute chose lui sembla bonne, pourvu qu'elle lui rapportât des profits. Il eut un tarif pour chacun des actes coupable de sa vie: tant pour débarrasser

un homme de son mortel ennemi, tant pour ruiner une réputation. Quand il avait assez joué de l'épée ou de la dague dans une ville, il allait dans une autre, y continuait la série de ses méfaits. A l'instant où il repassa cette phase de sa vie, Lello fut pris d'une si profonde horreur de lui-même qu'il poussa un cri d'angoisse...

Miguel s'approcha de son lit. Lello avait toujours les yeux clos, il regardait en dedans de lui-même. Ses souvenirs le transportèrent à Madrid, une ville étrangère pour lui, un théâtre neuf pour le spadassin et pour le joueur.

Il se souvint de l'accueil bienveillant d'Alonso Cano, de la vie facile qu'il menait dans l'atelier, au milieu de jeunes hommes intelligents: cette fois il était facile au coupable de se repentir, au maudit de se racheter. La vertu et la joie semblaient l'atmosphère de cette maison.

Un moment son âme en fut comme imprégnée; mais le mal avait trop gagné ce cœur pour que la guérison devint facile; la haine ne tarda pas à corrompre les germes nouveaux éclos dans la pensée de Lello Lelli.

(A suivre)